LETTRE

SUR

LES TROUBLES DE LA PROVENCE,

OU

Détail circonstancié de ce qui s'y est passé depuis le mois de mars jusqu'à ce jour.

Cm
FRC
4981

A MARSEILLE,
Chez MOSSY, Imprimeur Libraire.

1789.

MdW 8846

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

LETTRE écrite de Marseille, contenant les détails les plus intéressans & les plus vrais.

NOTRE municipalité est dans le plus grand désordre : le maire contre les échevins & l'assesseur, le conseil municipal contre le maire. Chaque jour nouvelles rixes. On s'en étoit tenu jusqu'à présent aux menaces, mais on en est enfin venu aux coups. Deux de nos échevins se sont pris au collet en plein hôtel-de-ville. La paix faite, & *les articles bien & duement signés* sur le nez de l'un d'eux, sont devenus le signal d'une guerre civile.

La nuit dernière, le peuple ameuté, s'est porté aux plus grands excès. Plusieurs maisons ont été enfoncées, les portes & les fenêtres en ont été brisées ; entr'autres, celle de M. Gallois de la Tour, intendant de notre province, & premier président du par-

lement d'Aix, de monſieur Gaillard, maire actuel, de l'aſſeſſeur, du ſieur Rebufet, fermier des octrois de la ville.

Monſieur de Caraman, commandant de cette province, s'eſt préſenté en héros à la populace tumultueuſement aſſemblée. Après avoir misen œuvre tout ce qu'une prudence éclairée peut ſuggérer de mieux en pareilles occaſions, & tout ce que la douceur exigeoit de lui, pour tâcher d'appaiſer les mutins, il s'eſt enfin enhardi à parler en militaire.

» *Obéiſſez*, s'eſt-il écrié, *à l'ordre du roi*»: Le peuple a répondu d'une voix forte & vigoureuſe, mais avec l'accent du ſentiment: « *Nos cœurs ſont* » *au meilleur des rois, & notre indi-* » *gnation pour la conduite de la no-* » *bleſſe.* Prenant enſuite le commandant pour l'intendant, ce même peuple vivement ému, s'eſt mis à crier: » » *aſſine.... aſſine..... aſſaſſine.* »

Le commandant ne perdant point la tête, s'eſt preſſé de répondre, & il en étoit temps : « *Point de mépriſe,* » *mes enfans, je ſuis l'homme du roi,* » *& conſéquemment votre ami, comme* » *il l'eſt lui-même : Que voulez-vous?*

A ce beau diſcours, brièves réponſes : » *le pain à deux ſols, la viande à ſix.*

MONSIEUR de Caraman a ſur le champ mandé le trompette de la ville, qui à minuit a publié ce nouveau taux ;

Jugez par cet événement de ce que nous avons à redouter de la fermentation qui augmente à chaque inſtant.

On vient de publier à la porte de l'hôtel de ville, & en la manière accoutumée, qu'à telle heure, il y auroit conſeil de ville. Le peuple a répondu par acclamation : « *Que le conſeil étoit* » *tenu, qu'il étoit irrévocablement pris,* » *& qu'il portoit de couper le cou à* » *tous les échevins.*

La maiſon du ſieur Rebufet, fermier de la ville, a été aſſiégée en plein jour. Il étoit chez lui. Il s'eſt heureuſement ſauvé par les toîts. Sa porte a été enlevée ; ſes fenêtres briſées ; ſes meubles fracaſſés ; ſa vaiſſelle plate courroit les rues, on ne prenoit rien, on briſoit tout. La populace paroît irritée, & particulièrement acharnée contre lui.

Le maire & l'aſſeſſeur, dont les maiſons ont à-peu-près ſouffert le même aſſaut, ſe ſont ſauvés de chez eux, déguiſés en garçons perruquiers. Ils ſe ſont, dit-on, réfugiés à Hière, où M. de Gaillard a une maiſon de plaiſance. D'autres aſſurent qu'ils ont été à Saint-Jérôme, & qu'ils y ſont enfermés dans le couvent des religieux de cet ordre.

Au moment où je vous écris, il y a raſſemblés au fauxbourg de la plaine Saint-Michel, au moins deux mille plébéiens. Que nous préparent-

ils pour la nuit prochaine? Je vous en ferai le détail demain matin avant de mettre ma lettre à la poste.

Post-scrip. Le bruit se répand que la jeunesse d'Aix vient se joindre à celle de Marseille. D'après ce bruit, ordre du peuple de laisser les portes ouvertes toute la nuit; asyles préparés pour la recevoir; tables dressées pour l'alimenter.

La fuite du maire, de l'assesseur & de Rebufet, sembloit avoir calmé l'orage, mais il n'a fait que changer d'objet.

C'est à M. Demande, ou Demandolz, Lieutenant-Général de la Sénéchaussée, à qui l'on en veut aujourd'hui. Il y a long-tems qu'il est l'objet de la haine publique. Brocards, chansons; attroupemens à sa porte, tout lui annonce les dispositions des Marseillois à son égard.

On lui a ordonné de quitter sa place sans délai, s'il *ne veut que le*

peuple lui faſſe quitter perruque. Ce ſont les termes originaux de la menace qui a été faite à ce neveu de M. le Blanc de Caſtillon, Procureur-Général du Parlement d'Aix.

L'extravagance eſt à ſon comble : chaque jour, chaque heure, chaque minute nouvel événement.

Hier à trois heures après-midi, les trois Echevins qui nous reſtent ſe rendirent à l'Hôtel-de-Ville plus morts que vifs. Ils firent inviter M. d'Iſnard, l'ancien maire de venir les y joindre. Il y fut. Après avoir réfléchi profondément à ce qu'il étoit convenable de faire, ils mandèrent *le Corps des Crocheteurs.* Ils s'y rendirent avec leurs ſacs (attribut de leur état en Provence,) dont ils formèrent une barrière qui entouroit les pères de la patrie. Ce cortége, tels que des Criminels que l'on mène au ſupplice, fut faire le tour de la ville.

Les échevins, dans ce brillant équi-

page, haranguèrent les citoyens autant & auſſi bien qu'ils en étoient capables, & leur promirent d'être pour eux dans toutes les occaſions.

« Plus de la Tour intendant, plus » de Leblanc de Caſtillon procureur-» général, plus de Gaillard pour » maire, plus de Demandolz pour » lieutenant civil, plus de Rebufet » pour fermier, plus d'aſſeſſeurs. » Telle fut la réponſe du peuple.. Tel eſt encore, à la fin du mois de mars, l'état d'agitation & de trouble dans lequel nous nous trouvons à Marſeille. Toute la Provence eſt en fermentation.

On mande d'Aix que les choſes y ſont encore en pire état.

Le peuple a fait brûler en place publique des écrits de la nobleſſe contre le TIERS.

La maiſon de M. Leblanc de Caſtillon a été aſſiégée: les portes, les fenêtres, les glaces ont été briſées; ce n'eſt

qu'avec les derniers & les plus grands efforts, qu'on en a empêché la démolition.

M. de la Tour a été manqué d'un coup de piſtolet. Il s'eſt ſauvé de la ville.

M. l'évêque de Ciſteron, frère de feu M. le bailli de Suffrein, a, pour ainſi dire, été aſſommé à coups de pierre. On aſſure qu'il eſt en ce moment à l'agonie de ceux qu'il a reçus.

M. l'archevêque d'Aix, Cuſſet de Boisgelin, a eu les glaces de ſon carroſſe briſées. Il ne ſort plus de ſon hôtel archiépiſcopal.

La cherté des grains & du pain, eſt la principale ſource de tous ces déſordres. Les échevins des villes & les parlemens ne veillent point aſſez à cette partie eſſentielle d'une bonne police.

A Toulon, les mouvemens ont été à-peu-près les mêmes. M. de Caſtellane Maſogner, qui en eſt l'évêque, eſt

réduit, comme M. de Boisgelin, à rester dans son palais épiscopal.

Il y a eu ces jours derniers à Manosque, petite ville de la Provence, aux environs d'Aix, une émeute assez considérable, pour mériter une députation au parlement de cette capitale, tendante à demander du secours.

La cour s'adressa à M. de Caraman, qui fit partir tout de suite un détachement de cinq cents hommes.

Arrivés à la Durance & prêts à passer le bateau, ils trouvèrent sur le rivage *douze cents* paysans ou bourgeois, qui poliment, le fusil en joue, les prièrent de rétrograder; ce qu'ils firent.

A travers les flots d'une foule agitée, M. le comte de Mirabeau, expulsé de l'assemblée de la noblesse, & se précipitant dans les bras *du tiers*, s'est montré 24 heures à Marseille. Il avoit à sa suite, sans exagération, quarante mille hommes. On lui a décerné à la comédie, la *couronne civique*; cette *cou-*

ronne des provençaux qui ne couronne plus, étoit de chêne.

Il alloit avec son cortège vers l'hôtel-de-ville à l'instant où les échevins en sortoient; pour éviter la tumultueuse rencontre de M. le *comte*, ils se réfugièrent dans une boutique, sur la porte de laquelle on lisoit le lendemain sur un grand écriteau :

Refugium peccatorum.

Que la noblesse s'humanise & contribue aux charges de l'état ; que les parlements jugent mieux & perdent de leur morgue ; que le clergé soit moins intriguant, moins avide & plus charitable ; que le tiers soit moins fougueux & moins exalté ; que tous les ordres s'unissent en pensant au meilleur des rois, & tout rentrera dans l'ordre. Ce sont mes vœux pour la France, & pour le bon maître qui nous gouverne avec tant de sagesse & d'amour.

Vive à jamais Louis seize dans les cœurs françois, & que la vertu de son ame passe dans celles de nos députés aux états généraux, le bonheur s'opérera par elle.

De Marseille le 12 mai 1789.

Un calme parfait règne en cette ville ; rien ne seroit capable de le troubler, que l'arrivée des troupes. Ah ! si notre monarque connoissoit les cœurs Marseillois, il les proposeroit pour modèles à ses autres sujets.

Par-tout, dans ces cruelles circonstances, il y a eu du sang répandu, Marseille seule est exempte de cette tache. Notre milice phocéenne fait journellement des merveilles, elle excite toujours de plus en plus l'admiration des bons citoyens. Elle s'occupe actuellement à la délivrance des prisonniers pour dettes, elle y réussit

au mieux. L'amour de la patrie seul l'occupe. Nos femmes & nos filles s'en plaignent. Nos spectacles sont déserts, & la jeunesse, au nombre de 18 à 20 mille hommes, ne paroît plus en public que les armes d'une main, & le bassin des pauvres de l'autre.

On vient de m'assurer qu'incessamment il nous arrive des troupes. Ah! tant pis! je crains que cette précaution inutile ne dérange la tranquillité publique qui règne ici. Voilà le résultat des sourdes assemblées, *nobles*, *cléricales* & *parlementaires*. Ces trois corps se conduisent mal avec le tiers, qui se conduit très-bien lui-même avec tout le monde.

Du 15 mai.

Le calme se soutient merveilleusement; notre jeunesse militante continue à assurer notre repos, & à mériter notre reconnoissance.

Sur les bruits qui avoient couru que M. de Caraman venoit à Marseille avec des troupes, elle se rendit par détachement à l'hôtel-de-ville, pour assurer les échevins qu'au premier ordre du roi de quitter les armes, elle étoit prête à les venir déposer aux pieds du buste de Louis seize.

On a reçu des nouvelles subséquentes. On apprend que le roi désabusé des faux rapports des traîtres, approuve la conduite des échevins & celle de notre jeunesse; les exhorte tous à se conduire à l'avenir, comme ils l'ont fait jusqu'à ce jour, & fait défenses à toutes cours de les troubler dans leurs fonctions.

Les troupes bourgeoises ont fait saisir hier par la maréchaussée le fameux brigand de Bordeaux, qui étoit à son sixième assassinat.

Du 18 Mai.

Le repos dont nous jouiſſons s'altére & ſe renouvelle, & nous avons, de temps à autre, des exploſions qui font redouter le feu qui couve ſous la cendre. Deux de nos échevins furent hier à Aix pour voir M. de Caraman : à leur retour, conſeil municipal & extraordinaire à l'hôtel-de-ville; il commença à trois heures après midi, & ne finit qu'à trois heures du matin. Le réſultat fut d'envoyer chercher la garde bourgeoiſe, alors occupée à *patrouiller* dans la ville; on la congédia ainſi que tout le corps de la jeuneſſe marſeilloiſe. Elle ſe retira avec la modération digne des motifs qui l'animent. Bientôt le bruit s'en répandit dans la ville, & la populace émeutée ſe raſſembla avant le jour à l'hôtel-de-ville, les échevins n'oſant plus en ſortir, criant *haro* ſur les traîtres de la patrie. La jeuneſſe toujours

jours prudente se retira ; mais le diable qui s'en mêloit, ne voulut pas si-tôt quitter la partie.

Les poissardes, au nombre de douze à quinze cents, se rendirent chez M. de Pilles, armées de tout ce que le hasard fit tomber dans leurs mains : il ne les vit point arriver sans émotion ; mais il les reçut en homme d'esprit & de courage, les assura de sa protection, se mit à leur tête, & se rendit à l'hôtel-de-ville aux cris aigus de vive le roi & M. Pilles.

Il annulla tout ce que les échevins avoient fait ; remit toutes choses dans l'état où elles étoient la veille, & notamment la milice volontaire. Il fut ramené par les poissardes en son hôtel. Elles reçurent de lui quelques marques honorifiques. Il mit sur la coëffe de plusieurs le *poûf rouge*, qui est la marque distinctive de nos braves soldats bourgeois. Une d'entr'elles qui paroissoit animer les autres, reçut

de ſa main une épaulette en or, qu'il attacha ſur ſon ſale caſaquin. On aſſure qu'il diſtribua enſuite beaucoup d'argent ; & voilà M. Pilles ſur le pinnacle, & nos pauvres échevins dans la boue, expoſés à tous momens aux inſultes d'une populace effrénée & mutinée.

M. de la Tour n'oſe pas ſortir de chez lui, il pâlit à la vue d'une cocarde. M. de Caſtillon à bien fait de reſter a Paris : il eſt en horreur en Provence ; mais il faut convenir qu'il le mérite par toutes les actions de ſa vie.

Le jour que nos échevins donnèrent très-imprudemment congé à notre milice bourgeoiſe, le ſieur Ponillon, directeur des fermes du roi, profita de ce moment pour envoyer ſes gardes aux portes de la ville.

Nos poiſſardes s'y rendirent ſur le champ, & à coups de pieds, & à coups de poings, en y joignant les

égratignures, dont ordinairement les femmes se servent avec succès, parvinrent à les chasser tous; ils n'ont point reparus. Il ne s'est pas répandu d'autre sang dans notre ville.

M. de Caraman fils vint dîner hier chez M. de Pilles; il manda quatre des principaux officiers de notre milice bourgeoise; il leur ordonna de la part de son père, de se rendre à Aix auprès de lui, sous sa parole d'honneur qu'ils n'avoient rien à craindre pour leur liberté. Le fils de ce commandant & les quatre braves phocéens sont partis ce matin.

Cet événement a repandu la terreur dans la ville: les plaintes, les cris, les *pelotons* se multiplient, tout semble annoncer un désastre que j'ai le malheur de prévoir depuis long-tems: quoique le calme paroisse solidement établi, si l'on casse notre milice, comme nos supérieurs semblent le vouloir, *tout est perdu.*

On nous annonce en ce moment l'arrivée de M. de Caraman père, sous peu de jours; il y vient, dit-on, dans les dispositions les plus favorables; mais il y vient: je tremble toujours.

Marseille, le 20 mai 1789.

Il n'y a aucune ville dans le royaume qui respecte & aime plus son roi & son auguste compagne, que celle de Marseille. Le nom de Louis XVI y est révéré: ses vertus y sont adorées; sa bonté vraiment paternelle, retentit dans tous les cœurs. Il n'y a pas un seul de ses habitans qui ne versât tout son sang avec volupté pour le meilleur des rois. On est cependant parvenu à en faire suspecter les intentions, & le monarque trompé par des bruits calomnieux, a cru devoir envoyer des troupes ici pour y maintenir le bon ordre.

Il eſt dix heures du matin.

M. de Caraman eſt prêt à entrer dans la ville. Il a pris toutes les meſures qu'exigeroit une place dont on voudroit faire le ſiége.

Il entre par chaque porte ſucceſſivement de forts détachemens de troupes, tant en cavalerie, qu'en infanrie. Ils ſe rendent aux poſtes qui leur ſont aſſignés dans la ville & dans les fauxbourgs. On les compte déjà au nombre d'environ quatre mille hommes. Des trains d'artillerie les ſuivent.

A la porte d'Aix, par laquelle doit entrer M. de Caraman, on a conſtruit une couronne de lauriers, ſi artiſtement placée, que telle que la fuſée qui porte la mèche allumée à nn feu d'artifice, elle viendra elle-même s'emboîter ſur la tête du héros.

Notre jeuneſſe armée avec l'agré-

ment du commandant, garde & surveille le tout.

Il eſt trois heures après midi.

Tout s'eſt paſſé dans la plus exacte décence à l'entrée de M. de Caraman dans a ville. Point d'acclamations enthouſiaſtes, mais des battemens de mains multipliés & ſoutenus. La milice bourgeoiſe bordoit la haie, & entouroit le commandant. Il s'eſt rendu de cette manière chez M. de Pilles, gouverneur, où il a dîné.

Notre brave jeuneſſe a été trouver les détachemens des troupes du roi, montant la garde aux fauxbourgs; elle leur a fait porter du vin & des alimens. Les uns & les autres ont bu enſemble très-cordialement. Ces dignes militaires ont été ſi touchés de la conduite de la milice bourgeoiſe, qu'ils ne ceſſent de répéter, » qu'ils ſerviroient toute leur vie

» avec grand plaiſir, s'ils n'avoient » jamais à combattre que des Mar- » ſeillois.

Ils aiment, ils careſſent, ils honorent, ils béniſſent ceux qu'ils croyoient venir combattre.

Un régiment de dragons venant d'Aubagne, village des environs de Marſeille, a rencontré ſur le chemin qui y conduit, quelques payſans aſſemblés que la curioſité avoit amenés là; En entrant en converſation avec eux, les dragons leur ont dit que le » terroir de Marſeille leur paroiſ- » ſoit bien petit, & qu'eu égard aux » troupes qui y arrivoient, on manque- » roit bientôt de vin. Les payſans ont re- » pondu: « Tournez la tête de ce côté, » voyez cette immenſe eſplanade com- » plantée en vignes. Quoi! C'eſt-là » ce qui produit le bon vin que vous » nous faites boire? (Les payſans leur en avoient préſenté en abondance.) « Oui, meſſieurs: à ce mot: alte là, a

» dit le commandant de la troupe : » formez un bataillon quarré : pré- » ſentez les armes à ce ſuperbe côteau. Ils l'ont fait, & ont continué leur route vers Marſeille.

Il eſt cinq heures.

Il nous arrive des troupes de tous les chemins qui conduiſent à Marſeille. Elles n'entrent point dans la ville, elles s'arrêtent aux fauxbourgs : ils en ſont farcis. Les particuliers ſont obligés de les loger & de les nourrir au nombre de quatre ſoldats.

Il arrive en ce moment huit ou neuf chariots de groſſe artillerie, allant à la plaine ſaint-Michel.

Pauvres Marſeillois, comme on vous traite ! comme on a tort de vous craindre ! hélas ! qu'avez-vous fait ? vous aimez le bien & vous le faites ; Vous avez établi le bon ordre dans la ville, & des troupes ſont envoyées

pour

pour vous contenir. Ah ! mon roi ! on vous trompe. Les villes ont leurs ennemis comme les particuliers.

Quels ſont les crimes imputés aux Marſeillois ?

Ils ont caſſé les vitres de deux ou trois maiſons.

Ils ont ſubſtitué au coin d'une rue, le nom de M. Necker, à celui de M. de la Tour, intendant

Falloit-il pour cela provoquer la ſévérité du monarque ? Falloit-il ébranler ſon cœur & ſon empire ?

M. de Caraman arrive à Marſeille avec l'appareil d'une guerre ouverte, mais il eſt reçu avec un empreſſement marqué, & il accueille & careſſe lui-même cette jeuneſſe qui donne lieu à ſon arrivée. Il s'en fait accompagner, & l'exhorte à continuer ſon ſervice comme elle a fait juſqu'à ce jour. Falloit-il armer 12 ou 15 mille hommes pour faire & recevoir des politeſſes ?

Le 21, à 5 heures du matin.

Je me lève en faiſant des vœux pour le roi & pour la patrie. Dieu veuille que ce jour ſoit moins alarmant que celui d'hier !

Il eſt dix heures.

Une parfaite tranquillité règne à la ville & aux fauxbourgs. Les carthaginois & les romains vivent dans la plus grande intelligence. Ils ne ſe battent point : ils ſe font des complimens. Mais il eſt à craindre que le pain & le vin ne viennent à manquer, tant ils mangent & boivent enſemble. Pendant ce temps-là, monſieur de Caraman, a pris la précaution, que je crois inutile, de bloquer notre brave jeuneſſe avec ſes quinze mille hommes, & avec ſes canons de dix-huit livres de balle.

Le 22, à 9 heures du matin.

Tout eſt tranquille, tout conti-

nuera de l'être : nos caves ſeules ſe reſſentent du ſéjour des dragons & des ſuiſſes.

à onze heures.

Nihil ſub ſole novum. Tout ira bien, & ſans coup-férir. Nos jeunes gens quitteront les armes à l'inſtant où on le leur ordonnera. Ils s'étoient armés pour la paix ; ils ſe déſarmeront pour elle. Mais encore une fois il ne falloit pas douze mille hommes pour les rendre à leurs maîtreſſes. Les myrtes de l'amour ſont plus ſéduiſants que les l'auriers de la guerre. Les marſeillois ne la feront jamais qu'aux ennemis de l'état. Leur cœur & leur vie ſont au roi.

Nota. Le lecteur qui déſire s'inſtruire ſur les événemens précédens, demandera la brochure intitulée *éclairciſſemens très-utiles au peuple de Provence.*

665